

# ISMAËL LEMONNIER

# MEMENTO

# VIVERE

**SOUVIENS-TOI  
DE VIVRE !**

Ismaël Lemonnier

Extrait de

# *Memento vivere*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025, *Taurnada Éditions*

## Prologue

*Vitry-sur-Seine, Val-de-Marne*

La porte claqua sèchement derrière lui. Effrayé, il se redressa d'un coup sur sa chaise, encore essoufflé par ses propres hurlements. Tous ses sens en alerte, il tendit l'oreille dans l'obscurité de cette minuscule pièce qu'était son salon. Pas un bruit. Il essaya en vain de se débattre, les dents serrées à en faire éclater l'émail. Entravé par des liens solidement attachés aux poignets et aux chevilles, il redoutait le pire. Les larmes l'aveuglaient. Les souvenirs le submergeaient.

« Par pitié ! Qu'est-ce que vous me voulez ? »

Pas de réponse. Aucun bruit.

Pourtant, il sentait une présence. Comme une respiration saccadée. Il n'était pas seul. Quelqu'un l'observait en ce moment même.

« Je sais qu'il y a quelqu'un ! Qu'est-ce que vous me voulez, putain de merde ?! »

Soudain, un grognement dans son dos le fit sursauter. Il le reconnaîtrait entre mille : identique à celui qui l'avait paralysé quelques heures auparavant. Des griffes éraflèrent le parquet. Un souffle chaud derrière lui, puis sur sa nuque.

« Non, non, s'il vous plaît ! »

Son sang ne fit qu'un tour à la vue de l'animal

qui se déplaçait sur sa droite. Un loup bien plus grand et plus costaud que la moyenne avançait à pas feutrés en ne le quittant pas de son regard ambré, tous crocs dehors et poils hérissés sur le dos.

La bête approcha sa gueule écumante du visage de l'homme et se mit à grogner féroce. L'haléine chaude sur sa figure lui fit prendre conscience de la gravité de la situation. Il craignait de se faire dévorer vivant, sans qu'il puisse se défendre. Saisi d'un vertige, l'homme crut qu'il allait s'évanouir.

Une voix frêle calma les ardeurs du loup :

« Couché ! »

L'animal obtempéra aussitôt et s'allongea ventre contre terre. Le prisonnier respira un grand coup, en apnée depuis plusieurs secondes. Ses muscles tendus comme des cordes à piano se détendirent simultanément. Sa vessie également. Il se retint de justesse, ne laissant échapper que quelques gouttes.

Le propriétaire de la bête, un tamaskan, une race rarissime de chiens-loups, se positionna juste à côté de lui, sur sa gauche : un adolescent d'à peine 15 ans, capuche sur la tête, visage en partie dissimulé et mains profondément enfoncées dans les poches de son survêtement gris anthracite.

L'homme ne savait plus où regarder. Il alternait les coups d'œil sur le chien puis sur son maître. Qui était le plus dangereux ? Celui qui pouvait le déchieter en quelques secondes ou celui qui

pouvait en donner l'ordre ?

« Mais merde, qu'est-ce que tu veux ? Tu sais au moins qui je suis ? »

– Un cadavre si tu l'ouvres encore. Ne parle que lorsque je te le demande, c'est bien compris ? »

L'homme perçut la réelle menace dans la voix pourtant fluette du garçon et il préféra ne pas le contrarier. Il hocha alors la tête pour lui signifier qu'il comprenait.

« Très bien. Ma question est limpide : qu'as-tu à confesser ? »

L'autre éclata de rire malgré la situation. Un rire purement nerveux. C'était soit ça, soit s'effondrer en larmes.

« Putain, tu t'es pris pour un curé ou une merde de ce genre ? J'ai rien à confesser et encore moins à un gamin comme toi. »

Il avait élevé la voix, et le chien-loup releva la tête en grognant, babines retroussées. Les griffes des pattes avant éraflèrent le sol dans un son strident.

« Oh, tout doux, on se détend ! Dis à ton clébard de se calmer ! »

– Ne parle que quand je te le dis, c'est assez clair ? Mon chien n'a pas mangé de la journée, donc je te conseille de ne pas trop la ramener ! »

Le prisonnier ravalait sa salive, tout comme sa fierté. Le loup se tranquillisa puis se rallongea à ses pieds enchaînés.

« Je vais donc répéter ma question : qu'as-tu à confesser ? »

L'homme soupira, le menton bas, révélant un tatouage de tête de mort sur sa nuque. Cela en disait long sur le personnage.

« Viens-en directement au fait ! J'ai une liste longue comme le bras de choses à confesser, donc éclaire ma lanterne.

– T'as raison, allons droit au but. Moi aussi, je suis assez pressé. Tu me dis ce que je veux savoir et après je m'en vais, tu ne me reverras plus jamais. »

Un espoir. Le prisonnier souffla de soulagement. Puis une terreur profonde s'empara soudainement de lui. Et pour cause, le gamin venait de poser un revolver à six coups sur la table basse devant lui.

« Si tu me dis la vérité, je ne mettrai qu'une balle dans le barillet. Si tu me mens, je jouerai à mon petit jeu habituel. »

L'homme déglutit. Certainement un jeu qui ne lui plairait pas. Le jeune sortit un dé de sa poche et le fit rouler entre ses doigts. La tension devenait plus que palpable.

« Mon jeu est on ne peut plus simple : le chiffre qui en sort sera le nombre de balles dans le barillet. Et je n'appuierai sur la détente qu'une seule et unique fois. Si rien ne part, je te laisse partir. Voilà le deal !

– Putain de taré ! Tu vas te faire foutre bien profondément, voilà le mien. »

L'adolescent ignora l'insulte, concentré sur le cube qui roulait dans la paume de sa main.

« Samira, ça te parle ?

– J’connais aucune Samira, t’as dû te tromper de gars !

– Mauvaise réponse. »

Le jeune fit un pas en avant et lança le dé sur la table. Le jeu débutait. L’homme ne quittait pas des yeux le petit cube rebondir sur la surface plane. Il ne cligna des paupières à aucun moment, le regard aimanté aux faces numérotées où des points noirs se succédaient à une vitesse effarante. Son cœur s’arrêta lorsque le dé se mit à ralentir. Puis, celui-ci s’immobilisa enfin. Le pauvre homme écarquilla les yeux d’horreur.

« Non, par pitié, je te dirai tout !

– C’est trop tard, il fallait y penser avant. »

Le jeune saisit l’arme à feu et, d’un mouvement sec de poignet, fit basculer sur le côté le barillet rutilant.

« Les règles étaient pourtant simples. Tu as fait ton choix. À toi d’assumer tes actes. »

Il plongea sa main dans sa veste de sport pour y sortir des cartouches dorées. Il inséra la première dans une des chambres vides.

« Pitié ! S’il te plaît ! Déconne pas ! Je connais bien Samira, ça me revient, maintenant. Faut pas écouter tout ce qu’elle raconte, hein ? Elle en rajoute souvent cette *michto*. J’ai rien fait, moi. »

L’adolescent poussa la deuxième cartouche dans une autre chambre, impassible aux implorations.

« Qu’est-ce qu’elle t’a raconté cette garce ? On

s'amusait, voilà tout ! »

Troisième cartouche.

Le captif se débattit une nouvelle fois de toutes ses forces.

« Putain, libère-moi, sale petit morveux de merde ! »

Le loup se redressa légèrement, contrarié par toute cette agitation. Il darda son œil bleu-jaune sur sa victime. « Dernière sommation », pouvait-on presque lire dans son regard.

L'homme sanglotait à présent. Il prit conscience que son bourreau ne changerait pas d'avis. Qu'il serait inflexible. Autant s'épuiser à tordre une barre de fer à mains nues.

« Je vais tout te dire, OK. Je vais me “confesser”, comme tu le dis si bien. J'ai peut-être déconné avec Samira, mais ça ne se reproduira plus jamais, je te le promets ! »

Le gamin inséra une nouvelle cartouche, dans l'indifférence la plus totale.

« Je l'ai violée, je l'avoue. Voilà, c'est dit ! Je t'en supplie, je ne recommencerai plus. J'ai bien compris la leçon. Dis-lui que je m'excuse. Pitié ! Pitié ! »

L'homme regarda les six points noirs sur la table, dévoré par une peur abyssale. De la morve s'écoulait sur ses lèvres et son menton. De nouvelles gouttes s'échappèrent dans son pantalon. Puis, il hurla jusqu'à ce que ses poumons se vident.

Imperturbable, le jeune inséra les deux derniers

projectiles et fit tourner le barillet dans un bruit de roulement infernal.

« C'est parti pour le jeu. »

## SAMEDI

### 1

Lucien bichonnait sa Renault Frégate Transfluide de 1958 depuis plus d'une heure, lorsque le téléphone fixe à cadran posé sur une étagère sonna.

Il hésita un instant à répondre. Et pour cause, s'il décrochait, il savait pertinemment que ce moment privilégié prendrait fin sur-le-champ. On ne l'appelait jamais directement sur sa ligne privée sans raison. La sonnerie stridente ne cessait pourtant de hurler, l'agaçant au plus haut point. Pire, elle gâchait la musique qu'il écoutait en cet instant : *Take on Me*, du groupe *a-ha*.

Irrité, il jeta la peau de chamois sur l'établi, releva le bras de lecture de la platine vinyle puis s'empara du combiné rouge. Nul besoin de parler, son interlocuteur s'en chargeait à sa place. Il hochait la tête comme si celui-ci pouvait le voir.

Moins d'une minute plus tard, il raccrocha sans avoir prononcé un seul mot ni même desserré les lèvres. Son week-end avait débuté trois heures auparavant. Il venait instantanément de prendre fin : les joies du métier de flic.

Après s'être débarrassé de sa blouse bleue de

travail, Lucien s'empessa de boire un café froid et amer en grimaçant, adossé à la porte de son garage. Lieutenant proche de la retraite, il avait été progressivement mis à l'écart dans son service à la SDPJ<sup>1</sup> du Val-de-Marne. Au placard ou sur la touche, comme on pouvait dire gentiment. L'équipe s'était rajeunie dernièrement, ses collègues ayant entre 25 et 40 ans. Son chef, le commandant Müller, alias l'Allemand, lui avait fait part de cet écart générationnel lors de leur dernier entretien annuel et lui avait suggéré de fournir des efforts pour s'intégrer. « Soit tu t'adaptes, soit tu dégages », tels étaient ses mots. Un diplomate dans l'âme. C'était mal connaître Lucien, qui appartenait à la vieille école.

Pensif, l'appel du chef de groupe ne lui disait rien qui vaille. Il n'avait pas tout compris car celui-ci aboyait plus qu'il ne parlait, mais il devait se rendre sans plus tarder dans un bar à Vitry-sur-Seine où un fœtus flottait dans leurs toilettes. À coup sûr, une affaire que personne ne voulait. Plus de paperasse qu'autre chose. Et pour couronner le tout, il devait rejoindre la nouvelle recrue de l'équipe, qu'il n'avait croisée que de rares fois dans les locaux de Créteil. Elle aussi, détestée de tous ses collègues car anticonformiste. Et, à en croire les bruits de couloir, complètement tarée.

Il fit tourner l'alliance qu'il portait à l'annulaire

---

1. Sous-direction de la Police judiciaire.

gauche à l'aide de son pouce dans une rotation parfaitement maîtrisée. Cela lui permettait non seulement de compter le nombre exact de secondes qui s'écoulaient à l'image d'un métronome mais également de contrôler son rythme cardiaque. Obsédé par les battements de son cœur, il s'efforçait de les canaliser par tous les moyens, et ce grâce à toutes les techniques de relaxation connues : respiration profonde, yoga Ashtanga, méditation en pleine conscience, cohérence cardiaque, et bien d'autres encore.

Lucien lava minutieusement ses mains pleines de cambouis dans le lavabo du garage et croisa son regard dans le miroir : la peau distendue, des pattes d'oie aux coins des yeux, les paupières tombantes, trois barres qui cisailaient continuellement son front. Il passa un rapide coup de peigne dans ses cheveux blancs clairsemés pour les coiffer – ou du moins pour les aplatir convenablement. Des taches de vieillesse apparaissaient déjà à certains endroits où il se dégarnissait. Une photo de lui plus jeune accrochée au mur lui fit réaliser qu'il avait sacrément vieilli. L'impression de faire face à un grabataire. Pire, face à son défunt père.

Il secoua la tête. Heureusement, de ses yeux bleus comme l'eau des montagnes émanaient encore une énergie intense. Il accordait une attention toute particulière aux minuscules détails, ceux que personne ne remarquait.

Il entrouvrit la porte qui communiquait avec la

maison et signala à son fils de 15 ans – qu’il avait eu sur le tard – qu’il partait travailler.

« Hé, fiston ! Je dois y aller. Je vais essayer de ne pas rentrer trop tard. Ne m’attends pas pour manger ce midi ! Regarde dans le frigo, il y a des restes de blanquette. »

Pas de réponse. Très certainement encore plongé dans ses jeux vidéo, casque audio sur les oreilles, intellect rangé dans un tiroir. Une génération qu’il ne comprendrait jamais. Toujours enfermée dans leur chambre pour s’abrutir devant la télévision et ses innombrables émissions de télé-réalité, toutes plus niaises les unes que les autres, au lieu de découvrir le monde ou de pratiquer du sport en extérieur.

*Incompréhensible ! À quel moment le monde a-t-il littéralement dégénéré ?*

Lucien ouvrit sa penderie, soigneusement rangée. Chaque chose était à sa place. Ses chaussures pour la semaine par beau temps, celles par temps de pluie et celles du week-end.

Il substitua ses bottes en caoutchouc par des mocassins beiges à glands, enfila une veste en tweed parfaitement repassée par-dessus sa chemise blanche en flanelle et jeta un dernier coup d’œil à sa voiture de collection, avant de refermer la porte du garage.

*Promis, je m’occuperai de toi plus tard !*

*Vitry-sur-Seine*

Lucien rejoignit sa collègue Anaïs à l'endroit communiqué par leur chef. Assise sur le capot d'une voiture, elle tirait furieusement sur sa cigarette électronique, libérant un nuage gigantesque au-dessus de sa tête.

*Comme s'il n'y avait pas assez de pollution comme ça !* pesta in petto Lucien.

Face à elle, le policier réalisa à quel point il existait un gouffre entre eux. Elle était jeune, 25 ans tout au plus, très fine, le front dissimulé par ses cheveux roses, des chaussures compensées et une veste en cuir noir à franges. Un tandem diamétralement opposé.

Il releva sa ceinture pour donner du lest à son léger embonpoint avant de prendre la parole.

« Bonjour, Anaïs. Müller t'a briefée sur l'affaire ou tu n'en sais pas plus que moi ? »

Elle prit son temps avant de répondre, tirant une nouvelle fois sur sa cigarette. Elle l'examina de la tête aux pieds en soufflant dans sa direction, l'enveloppant d'une brume aux odeurs mentholées. Désabusé, il chassa l'épaisse fumée d'un geste de la main.

« Salut, l'ancien. Non, j'en sais pas plus. Mais

si on n'est que tous les deux, c'est que ça sent un peu la merde cette affaire. »

La jeune femme ne mâchait jamais ses mots. Cependant, il lui donnait raison sur un point : l'enquête que leur avait confiée le chef de groupe ne semblait pas du tout être une priorité. Comme s'il les avait sciemment envoyés ici pour les tenir à l'écart ou juste pour tout simplement les occuper. D'autant plus que cela n'était pas du ressort de la criminelle mais de la brigade des mineurs. Débordée par les affaires en cours, cette dernière avait demandé le soutien du groupe de l'Allemand.

Et voilà où ils en étaient : un duo d'indésirables pour une affaire que personne ne voulait.

Anaïs le fixa un instant, sourcils froncés. Elle fit courir sa main sur sa longueur de cheveux roses. Sur les côtés, elle avait le crâne rasé.

« J'avais jamais fait attention mais t'es au courant que tu te fais la moustache à la Hitler ? C'est hyper gênant. Presque... *malaisant*. »

Lucien lissa brièvement sa moustache poivre et sel.

« Pas du tout. Rien à voir avec ce petit roquet de nazi. Non, c'est une référence au grand Charles Spencer Chaplin. »

Elle fit une moue dubitative avant de sauter du capot à pieds joints. Ses chaussures compensées claquèrent sur le bitume.

« Si tu le dis. Mais ça reste quand même ultra-gênant. Pour ta sécurité et pour la mienne, évite

quand même de tendre ton bras droit devant toi en présence de personnes étrangères. »

Elle tapa dans ses mains, faisant s'entrechoquer les diverses bagues qu'elle portait aux doigts.

« Bon, on y va ! Pas envie de m'éterniser ici. »

Ils se dirigèrent sans aucune envie vers l'entrée du bar en question. Lucien considéra un instant les lieux : l'établissement enclavé par des barres d'immeubles ne respirait pas l'hospitalité et encore moins la propreté. La façade noircie par la pollution, la peinture écaillée, les boiseries des fenêtres verdâtres en raison de l'humidité, les vitres opaques, les poubelles débordantes. Pire, l'endroit ne devait jamais voir la lumière du jour compte tenu de la promiscuité avec les hautes tours avoisinantes. Tout près, un groupe de jeunes sur leurs scooters ne cessaient de les toiser depuis leur arrivée. Ils parlaient à voix basse, comme pour préparer un mauvais coup.

Le rendez-vous ressemblait plus à un guet-apens qu'autre chose.

Anaïs les salua de la main à la manière d'une princesse, avant de faire éclater une bulle de chewing-gum dans sa bouche.

Deux vigiles à l'entrée du bar, au visage aussi noir que leur veste bomber, leur barrèrent le passage.

« C'est pour quoi ?

– C'est pour acheter un canapé-lit, plaisanta Anaïs, laissant exploser une nouvelle bulle rose entre ses lèvres tout en entortillant une mèche de

cheveux autour de son index.

– T'es marrante, toi ! Allez, foutez le camp d'ici ! »

Mal à l'aise, Lucien sortit aussitôt sa carte tricolore de la poche de son tweed pour calmer la situation.

« SDPJ du Val-de-Marne, bonjour ! »

Les cerbères froncèrent les sourcils et croisèrent les bras comme un seul homme, comme si l'un était le miroir de l'autre. Tout dans leur attitude transpirait l'animosité. Ils faisaient clairement savoir que les flics n'étaient pas les bienvenus par ici. Dans le dos des enquêteurs, les jeunes aux scooters – probablement volés compte tenu de l'absence de carénages – se rapprochaient dangereusement. Leurs mains plongées dans les poches de leurs survêtements semblaient dissimuler des armes.

L'étau se resserrait.

Lucien perdait le contrôle de la situation et cela l'indisposait au plus haut point. Dès qu'un grain de sable enrayait sa progression ou qu'il ne maîtrisait plus son environnement, il angoissait sérieusement. Il enchaîna malgré tout, ignorant les adolescents qui chuchotaient non loin derrière.

« Nous avons été prévenus par le directeur de cet établissement. Nous pouvons le voir, s'il vous plaît ? »

Réticents, les vigiles demeurèrent immobiles et silencieux. Pire, ils les ignoraient comme s'ils n'étaient que de vulgaires moucheron. Le groupe

de jeunes, quant à lui, ne se tenait plus qu'à cinq mètres de leur position. Sourires aux lèvres, regard masqué par les visières de casquettes, ils parlaient à voix basse. Lucien tendit l'oreille et parvint à discerner certains mots comme « keufs », « défonce », « rien à foutre là ».

Il lutta pour ne pas se laisser submerger par l'angoisse et inspira longuement. Il insista auprès des deux plantons. En vain.

*Pourquoi à chaque fois que nous annonçons que nous sommes de la police, tout devient compliqué ?*

Anaïs prit le relais et fit ce qu'elle savait faire de mieux :

« Vous vendez de la Suze dans votre bar ? »

L'un des sbires arqua un sourcil.

« Heu... oui, je crois, acquiesça-t-il d'une voix étonnée, même s'il ne devait certainement pas savoir ce dont il s'agissait.

– Très bien, car j'aimerais bien me faire une petite Suze-Coca, moi. On a le droit d'entrer pour consommer, c'est pas interdit ? »

La policière venait de le ferrer.

« Heu... non.

– Parfait. »

Elle se tourna vers son coéquipier :

« C'est moi qui paie la première tournée. »

Puis, elle s'engouffra dans le bar, laissant les vigiles pantois. Ils s'étaient fait prendre à leur propre jeu.

Lucien s'excusa, se faufila entre les malabars

aux bras aussi gros que ses cuisses, et la suivit de près.

*Je fais équipe avec une folle. Il n'y a pas d'autre mot : une folle.*

Ils descendirent une volée de marches et découvrirent les lieux : une ambiance de salle de jeux clandestine avec cette fumée de cigarettes, de narguilé et de drogues douces qui nimbait l'endroit, les habitués qui s'asseyaient toujours à la même place et les téléviseurs qui diffusaient en continu les courses hippiques et des parties de poker.

Les rares clients les dévisagèrent d'un regard emplis de haine, comme si flic était inscrit sur leur gueule. Lucien et Anaïs les ignorèrent. Effectivement, ici on y prenait un kilo de cannabis aussi facilement qu'un café noir avec deux sucres. Mais, les policiers ne venaient pas pour ça. C'était du ressort du groupe des Stups. Chacun sa *merde*. Ils foncèrent donc droit vers le bar et le policier interpella l'homme derrière le comptoir.

« SDPJ de Créteil, nous sommes ici pour le fœtus retrouvé dans vos toilettes, le directeur est ici ? »

Pas un mot. Seulement les téléviseurs dans leur dos qui diffusaient à tue-tête les numéros du Rapido. L'odeur ambiante de nicotine incommodait Lucien et commençait sérieusement à l'agacer. Sa veste et sa chemise termineraient leur journée au pressing. Ce détour n'était clairement pas prévu dans son programme.

Nonobstant l'attitude méprisante du barman à

leur égard, le policier enchaîna :

« Vous pouvez nous y accompagner ? »

Silence.

L'homme tatoué sur une majeure partie du visage poursuivit ses tâches puis, au bout d'une minute, daigna quitter ses fonctions pour les conduire sur les lieux de la macabre découverte en traînant des pieds. Ce dernier détail, pourtant insignifiant, exaspéra Lucien dans son for intérieur. De nos jours, les gens ne manifestaient plus que de l'ennui et une indifférence la plus totale envers son prochain.

*Une foutue génération nombriliste où tout n'est que corvée.*

Le barman leur ouvrit la porte puis, d'une manière désinvolte, reparti, silencieux, derrière son zinc poussiéreux. Toujours avec cette démarche nonchalante.

Une forte odeur d'urine agressa aussitôt les narines des policiers. Anaïs se pinça le nez et une grimace déforma son visage de porcelaine.

« Putain, ça fouette, ils n'ont jamais fait le ménage ici ou quoi ? Ça leur coûte quoi de passer un coup de javel de temps en temps ? »

Ils pénétrèrent les lieux avec un certain dégoût. Le sol collait sous leurs semelles. Le carrelage gris se fendillait par endroits. Les néons crachaient une lumière crue, les contraignant à plisser des yeux. L'odeur s'avérait tenace, même en respirant par la bouche.

*Bien ma veine, se plaignit Lucien. Après*

*l'odeur de cigarette, c'est celle d'urine qui va imprégner mes vêtements.*

Anaïs arrangea ses cheveux roses en queue de cheval devant le miroir crasseux et piqué par endroits.

« Et pourquoi c'est pas les flics de quartier qui sont venus ?

– Parce qu'ils sont plus intelligents que nous et savent parfaitement que se rendre ici c'est risquer sa vie.

– Et la brigade des mineurs ? insista-t-elle.

– Débordée.

– Des fainéants, ouais, s'insurgea-t-elle. Et pour les constatations, les gars de l'IJ ils viennent ou pas ? On va quand même pas se coltiner aussi leur boulot à la con. Pas trop mon délire de devoir enfiler une combi super moche et mal ajustée. Pas trop raccord avec la couleur de mes cheveux.

– Normalement, oui. L'Allemand les a appelés tout à l'heure. Ils ne devraient plus tarder. »

Lucien s'approcha de l'une des deux cabines et observa longuement la cuvette où se trouvait normalement le fœtus. Il n'osa pas avancer davantage pour y apercevoir le minuscule corps. Pas tout de suite. Il appréhendait ce moment.

Comment pouvait-on abandonner la chair de sa chair ? Certaines choses de la vie le dépassaient complètement. Il imagina une jeune femme accouchant secrètement dans ces sordides toilettes d'un bar glauque du Val-de-Marne. Puis repartir de là, la conscience tranquille et soulagée

de quelques kilos.

*Mais comment peut-on en arriver à de tels extrêmes ? Le fruit d'un viol, peut-être ? Une vie de prostitution ou un long combat contre la drogue ?*

Les raisons ne manquaient pas.

Il ferma longuement les yeux et, dans un coin de son cerveau, fit la liste de toutes les hypothèses possibles et inimaginables.

Un filet d'eau se fit soudainement entendre dans la cabine voisine. Quelqu'un se trouvait-il sur la scène de crime ? Ou bien n'était-ce qu'une simple fuite ?

Il recula de deux pas, se retourna et se rendit compte que sa collègue avait disparu. Où était-elle partie ? Puis le bruit d'une chasse d'eau fit taire ses réflexions. Il n'était pas seul, c'était une certitude. Il sortit son arme de son holster avec sang-froid puis se positionna devant la porte fermée de l'autre cabine. Au moment où il s'apprêtait à ordonner à l'inconnu de sortir les mains en l'air, sa collègue émergea de ces toilettes, sourire aux lèvres.

Lucien rengaina furieusement son Sig Sauer.

« Mais qu'est-ce que tu faisais bon sang ? Ne me dis pas que t'étais en train... »

– J'avais trop envie, répondit-elle en refermant sa braguette. Je me retiens depuis une bonne heure. »

Lucien se frappa le front avec la paume de sa main.

*Une timbrée ! Il n'y a pas d'autre mot. Nous sommes sur une scène de crime, bon sang ! Comment peut-on être aussi irresponsable ?*

Puis, il posa deux doigts sur sa carotide et compta le nombre de pulsations, les yeux rivés sur sa montre : quatre-vingt-dix-sept battements à la minute. Il souffla longuement afin de recouvrer un rythme cardiaque normal. Lucien maîtrisait toute sa vie dans les moindres détails : son pouls, l'heure et le contenu de ses repas, le choix de ses vêtements, la durée de son sommeil. Tout était en permanence sous contrôle. Rien ni personne ne devait se mettre sur son chemin tracé au cordeau.

Une vie bien réglée, sans aucune surprise.

À chaque fois que les battements de son cœur dépassaient la moyenne, il sortait son carnet moleskine et y inscrivait la date, l'heure, le lieu, en décrivant minutieusement tout ce qui l'entourait. Selon lui, son sixième sens se manifestait de cette façon, par une brève frénésie dans sa cage thoracique. Pour lui faire comprendre la présence d'un détail anormal, d'une irrégularité dans son espace-temps.

Présentement, l'irrégularité en question exhibait des cheveux rose bonbon et des piercings argentés.

Anaïs se dirigea vers le lavabo pour se laver les mains. Elle examina brièvement le vernis violet de ses faux ongles.

« Faudrait que je fasse des retouches, ça s'écaille par endroits. Bon, on va voir le corps ou

pas ? »

Le vieux flic secoua la tête, affligé par tant de désinvolture. Il plaça un mouchoir à carreaux en tissu (brodé à ses initiales) devant sa bouche et examina enfin la minuscule victime dans la cuvette : recroquevillée sur elle-même, elle baignait non plus dans le liquide amniotique maternel mais dans un mélange d'urine et d'eau riche en calcaire. Ses petites mains se refermaient en un poing et seul un pouce se détachait, proche de sa bouche. La peau si fine permettait d'entrevoir le réseau veineux violacé. Une partie du cordon ombilical s'enroulait plusieurs fois autour de son cou à la manière du collier d'anneaux porté par les femmes girafes en Birmanie. Le visage immergé apparaissait déformé, n'exprimant que la souffrance d'un humain arraché trop tôt à la chaleur protectrice et réconfortante du ventre maternel.

Attristé, Lucien aurait aimé envelopper ce petit être dans un linge chaud et l'enterrer dignement dans un endroit paisible, loin de toute cette crasse. Lui adresser des prières et lui dire que tout irait bien dorénavant. Qu'il reposait en paix. Un ange parmi les anges. Mais, ce n'était pas la procédure à suivre. Un long chemin de croix l'attendait avant le repos éternel.

Anaïs passa sa tête sur le côté pour examiner à son tour la scène. Ils se regardèrent brièvement sans rien dire avant de reporter leur attention sur le fœtus. La jeune policière devint blême, la main

sur la bouche. Son côté dur à cuire se fissurait, craquelait légèrement à l'instar de son vernis. Au moment où ils s'apprêtaient à sortir, un détail les figea sur place : les lèvres du fœtus venaient de bouger.

*Cité du Colonel-Fabien, Vitry-sur-Seine*

Samia Khannous finit par briser le silence pesant qui venait de s'installer entre elle et son fils. Elle afficha ostensiblement un air de dégoût.

« C'est... c'est... quand même pas... une oreille ?

– Bah si ! »

La réponse fit l'effet d'une claque. D'une énorme claque. Même les joues de la femme s'empourprèrent.

« C'est... c'est une vraie ? NE ME DIS PAS QUE C'EST UNE VRAIE ? Mais merde, qu'est-ce que tu as encore fait ? Qu'est-ce que t'as dans la tête ? »

Puis elle se mit à chuchoter, comme saisie d'un soudain trouble bipolaire.

« C'est... c'est quand même pas toi qui...

– Non, maman, t'inquiète pas.

– “T'inquiète pas” qu'il me dit ce petit con ! Où t'as trouvé ça ? Dans les poubelles ? Ce sont les gars de la cité, c'est ça ? Tu me balances ça tout de suite et tu rentres immédiatement à la maison. Quand ton père va savoir ça... »

Écœurée, elle détourna les yeux du morceau de chair déposé au centre d'une boîte vide de nug-

gets. Elle vrilla son regard dans celui de son fils de 15 ans, Sofiane. Une tête de mule aux cheveux longs et frisés. Le portrait craché de feu son grand-père. Une envie soudaine de le gifler la prit, mais elle suspendit dans les airs son revers de la main. Elle ne souhaitait pas davantage attirer l'attention. D'autant plus en possession du nouveau menu spécial cannibale de chez McDonald's. Supplément cartilage et sauce barbecue à l'hémoglobine. Autour d'eux, des jeunes de cité jouaient au football sur le mini-terrain, d'autres s'adonnaient à des exercices de musculation sur les barres parallèles. Quant au reste, ils fumaient de l'herbe au regard de tous, confortablement installés sur des chaises de fortune, près du potager mis à disposition aux habitants de la Semise<sup>1</sup>. La drogue coulait à flots dans la cité, tout le monde le savait mais les policiers ne s'aventuraient pas ici, trop effrayés par les représailles. Et par les retombées – au sens propre comme au sens figuré.

Sofiane referma la boîte jaune en carton :

« T'as pas envie de savoir à qui elle appartenait ? »

Samia cala ses poings sur ses fortes hanches dissimulées sous son caftan bleu nuit et leva les yeux au ciel.

« *Wallah*, fais ce que je t'ai dit : tu te débar-

---

1. Cité du Colonel-Fabien : appelée communément ainsi en référence au nom du bailleur social la Semise.

rasses de ça immédiatement et tu rentres de suite chez nous. J'ai clairement pas envie de savoir à qui c'est. Non, mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça ? »

Elle ajusta le voile de couleur ivoire sur sa tête et chercha du regard son appartement, perdu parmi tous les autres dans ces barres d'immeubles sans âme ni couleur. Tous les balcons se ressemblaient, d'un blanc uniforme, et ne différaient que par le linge qui y pendait. Elle dut compter le nombre d'étages et se fier au pot de Nutella rempli à ras bord de mégots de cigarettes abandonné sur le rebord de la fenêtre de la cuisine pour repérer le leur. Depuis un an, son mari passait ses journées à fumer clope sur clope. Depuis un an, il ne parlait plus à personne. Et pour être honnête, elle non plus.

« Maman ! »

Samia secoua longuement la tête et revint à elle, fusillant son fils du regard. Ces derniers mois, il enchaînait connerie sur connerie. De mauvaises fréquentations conjuguées à un état psychique instable. Par la seule intensité de sa colère, ses yeux noir pétrole semblaient s'enflammer. Elle s'était juré de quitter ce quartier dès qu'elle pourrait trouver un autre emploi. Les opportunités s'avéraient rares, mais elle ne perdait pas espoir. Il fallait à tout prix prendre de la distance avec cet endroit. Tourner la page au plus vite.

Sofiane insista lourdement.

« Maman ! »

– QUOI ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? Et jette-moi cette boîte avant qu'on nous voie avec ! »

Elle scruta les environs, de peur d'avoir crié trop fort. Personne ne leur prêtait attention. Tant mieux. Certainement habitués aux mères de famille qui hurlaient à longueur de journée sur leurs enfants désobéissants.

Sofiane, quant à lui, souriait niaisement. La gifle allait tomber d'un instant à l'autre. Et il l'aurait bien méritée.

Puis sa voix fluette fit l'effet d'un tsunami.

« Elle appartenait à Djibril Diwana ! »

À la simple évocation de ce nom, les jambes de Samia se déroberent. Son fils la retint in extremis par les épaules. Heureusement, sinon elle se serait affalée au sol, face contre terre.

Tout se bouscula dans sa tête, ses pensées se télescopèrent. Sa vue se brouilla. Son cœur se serra instinctivement jusqu'à en devenir douloureux. Un cœur pourtant déjà brisé, fragmenté en un millier de morceaux. La souffrance ne fut qu'exacerbée.

Djibril Diwana. Un électrochoc des plus violents.

Cet homme avait plongé toute la famille Khanous dans un abîme de détresse. Des abysses dont ils ne voyaient toujours pas le fond. Il y avait encore un an, Diwana n'était qu'un illustre inconnu à leurs yeux, une petite frappe comme toutes les autres. Jusqu'au jour où il avait volé un scooter puis avait grillé un feu rouge, celui à l'in-

tersection de la rue Verte et de l'avenue du Colonel-Fabien, au pied de la Semise. Trop accaparé à regarder derrière lui pour filmer la scène avec son portable, il n'avait pas remarqué la petite fille de 9 ans qui traversait à cet instant précis sur le passage piéton, un cartable *Mulan* sur le dos et un sac en papier kraft dans les mains en provenance de la pharmacie.

Le choc avait été d'une violence inouïe.

La pauvre petite Aya fut projetée à plus d'une dizaine de mètres et fut tuée sur le coup. Tout s'était passé si vite. Iniquement, le conducteur du scooter avait eu plus de chance en se recroquevillant durant son vol plané. Il s'était aussitôt enfui en traînant derrière lui une jambe probablement fracturée. Diwana n'avait pas été inculpé après une mise en garde à vue et un interrogatoire interminable. Il avait été relâché faute de preuves, faute de témoins. La police n'avait pas retrouvé son portable ni aucune vidéo sur les réseaux sociaux. Mais à la Semise, tout le monde savait que c'était lui. Cet idiot en avait parlé et cela s'était su dans toute la cité telle une traînée de poudre. Le père d'Aya l'avait menacé d'une arme à feu afin de faire éclater la vérité. En vain. Il n'eut même pas le cran d'appuyer sur la détente. La mort étant une sentence trop clémente pour cette ordure. La vie de toute une famille venait de s'interrompre brutalement sur ce passage piéton. Diwana n'avait pas seulement brisé une vie mais quatre.

Au loin, Samia croisa le regard d'un jeune du quartier dont personne ne connaissait ni le prénom, ni l'âge, ni l'adresse. En réalité, personne ne connaissait son identité, car il dissimulait en permanence son visage sous une large capuche, comme s'il essayait de cacher une vilaine cicatrice ou une brûlure. Il portait constamment une veste de survêtement gris anthracite avec, au dos, les crocs d'un requin gueule ouverte, à l'image de l'affiche du film *Les Dents de la mer*.

Il caressait son chien-loup, à l'écart des autres. Tout le monde le craignait. Personne n'osait s'en approcher. D'autant que de folles rumeurs circulaient à son sujet : qu'il serait un messager de la mort ; qu'il surveillerait en permanence tous les habitants du coin et qu'il punirait tous ceux qui le méritaient. Bref, des ragots qui circulaient de bouche en bouche à l'image des joints dans la cité. Des histoires pour faire passer le temps.

Samia le remercia d'un bref hochement de tête, la paume posée sur son hidjab, certaine que c'était lui qui s'était sali les mains. Justice était faite. Même si cela ne lui rendrait pas sa fille ni n'atténuerait la profonde tristesse qui gangrenait chaque particule de son corps.

Elle jeta un nouveau coup d'œil à son appartement et à ce cendrier de fortune riche en huile de palme. C'était décidé : dès demain elle le mettrait en vente et quitterait la région parisienne pour la province. Ils en avaient besoin pour repartir à zéro et pour reprendre leur vie là où ils l'avaient

laissée : c'est-à-dire sur le passage piéton de l'avenue du Colonel-Fabien. Bien sûr, ils reviendraient le plus souvent possible pour se recueillir sur la tombe de leur fille.

Le regard de son fils était espiègle, mais elle le savait tellement influençable, vulnérable. Elle devait par-dessus tout protéger son seul enfant encore vivant. Car elle savait une chose, que seule une mère pouvait ressentir au plus profond des tripes : si Sofiane restait ici, il finirait soit en prison soit entre quatre planches. Et, cette fois-ci, elle ne survivrait pas à une seconde tombe creusée à côté de celle d'Aya.

Les mains posées sur les genoux, Anaïs reprenait difficilement son souffle, les yeux rivés sur ses chaussures noires compensées à paillettes. Elle s'était ruée hors des toilettes à la vue de ce petit être sans vie dont les lèvres avaient manifestement remué. Comme s'il avait essayé de les interpeller. D'attirer leur attention.

Et c'était chose faite.

*Ce n'est qu'un spasme ou une connerie de ce genre. Il ne peut pas être toujours en vie... Allez, ressaisis-toi ! Sois forte et pas une mauviette.*

Elle se gifla en répétant ces phrases en boucle, comme pour essayer de ne pas sombrer dans la folie. Elle réfréna par la même occasion un vieux souvenir qui tentait de remonter à la surface. Elle extirpa de sa veste à franges une boule magique noire 8. Elle l'approcha de son visage, si près de ses lèvres qu'elle donnerait presque l'impression de vouloir l'embrasser. Puis, elle lui chuchota des mots, inaudibles pour ceux qui seraient à proximité.

« Est-il possible qu'il soit toujours en vie ? »

Elle secoua la boule de toutes ses forces et attendit le résultat de prédication.

IMPOSSIBLE, put-elle lire avec un soulagement non dissimulé.

Bien souvent, elle faisait appel à cette sphère noire afin de prendre des décisions dans sa vie – importantes comme futiles. Et cela lui réussissait plutôt bien.

Rassérénée, elle se redressa et se dirigea vers le bar, revêtant de nouveau sa carapace de dur à cuire. Son gilet pare-balles intrinsèque en quelque sorte. Ne jamais montrer ses faiblesses, telle était sa devise. D'autant plus dans ce métier encore trop machiste. Lucien l'accompagna au comptoir, lui aussi quelque peu déstabilisé par ce qu'ils venaient de voir.

« Je ne sais pas ce que l'on a vu mais le fœtus est bel et bien décédé, tenta-t-il de se convaincre en revoyant son visage sous l'eau stagnante des toilettes, aucun doute là-dessus. Les hommes de l'identité judiciaire ne devraient plus tarder, ils sauront mieux nous expliquer ce phénomène. »

Anais ne l'écoutait pas, comme plongée dans sa bulle. Elle héla le barman.

« Tu me sers une petite Suze-Coca, s'il te plaît ! »

La mâchoire de Lucien se décrocha littéralement. Celle du serveur également. Certainement la première fois que quelqu'un lui commandait ce cocktail si singulier.

« Mais je croyais que c'était pour plaisanter tout à l'heure, que ce n'était qu'un subterfuge pour pouvoir passer les vigiles ? »

– Ah, non, pas du tout, répondit la jeune femme avec un aplomb démesuré. J'ai vraiment envie

d'un verre. Et après ce que je viens de voir, c'est pas impossible que j'en reprenne un autre derrière.

– Mais tu sais que nous sommes en service et qu'il est interdit de consommer de l'alcool ?

– Oui et ? »

Lucien haussa les épaules de consternation. N'ayant pas la force de la sermonner, il orienta toute son énergie vers l'enquête en sollicitant le barman, qui préparait l'immonde cocktail.

« Avez-vous une caméra de surveillance ?

– Non c'est pas trop le genre de la maison, répliqua l'homme du tac au tac, si vous voyez ce que je veux dire.

– Non, je ne vois pas, mais passons. Hier soir, avez-vous vu une femme enceinte dans votre établissement ? »

Il secoua la tête tout en versant le Coca dans l'alcool amer.

Lucien sentit l'agacement monter en lui. Il poursuivit malgré tout :

« Il n'est pas arrivé là tout seul, si ?

– De qui ?

– Le fœtus, bien évidemment, rétorqua le policier en se frappant le front. Vous savez, la raison pour laquelle nous sommes ici.

– Ah oui. Peut-être qu'il est remonté par les canalisations ? J'ai déjà vu ça à la télé chez les araignées... ou bien c'étaient les lézards. »

Confortablement assise sur un haut tabouret et les deux coudes posés sur le comptoir, Anaïs,

sirotant son cocktail jusqu'à la dernière goutte dans un bruit désagréable d'aspiration, ne put s'empêcher d'intervenir :

« Peut-être que tu devrais prendre moins de drogue, ça rend vraiment débile. La fonte des glaciers c'est rien en comparaison avec celle de tes neurones. »

Le barman serra ses poings recouverts de tatouages indescritibles et la fusilla du regard.

« T'es qui pour me parler comme ça, sale garce ? » lança-t-il en levant sa main.

« Sale garce », « sale pute », « sale chienne », « connasse », ce genre de commentaires outrageants à son égard était malheureusement devenu son quotidien. Bien souvent, lors d'interpellations ou lors de simples contrôles, elle essuyait des insultes et des menaces de ce genre. Avec le temps, cela ne l'atteignait plus, mais elle s'était résolue à ne jamais se laisser faire. Elle posa sa main droite sur la crosse de son Sig Sauer.

« Essaie seulement ! Bouge une oreille et je te colle un pruneau dans le bide ! Donc, maintenant tu vas répondre tranquillement aux questions de mon collègue. Et ressers-moi une petite Suze-Coca au passage ! Avec des glaçons cette fois. Ça se boit frais, cette merveille. »

Désemparé, Lucien reprit rapidement les rênes de l'interrogatoire. La situation lui échappait totalement et il détestait être pris entre deux feux. Il usa de diplomatie pour rétablir un semblant d'acalmie.

« Ne prenez pas au sérieux ses menaces, elle est juste à cran. Reprenons notre petite enquête de routine, voulez-vous bien ? Plus vite nous aurons terminé, plus vite nous serons repartis. »

Un des habitués apostropha le barman. Une porte de sortie pour celui-ci qui fit signe aux policiers qu'il s'absentait une minute.

Anaïs reporta son attention sur son collègue.

« Est-ce que tu penses un seul instant qu'une femme viendrait ici ? Même pour abandonner sa progéniture. »

Lucien embrassa du regard la salle et acquiesça, visiblement impressionné par ce raisonnement si limpide. Effectivement, il n'y avait que des hommes dans cet établissement aussi glauque qu'insalubre. Et pas le haut du panier à première vue. Tout portait à croire que les femmes s'avéraient exclues de ce cercle restreint.

*Pas si sotté finalement ! Excentrique et désaxée mais avec un peu de jugeote.*

« Non, en effet, tu as raison. Cela signifie qu'un homme a délibérément déposé le fœtus dans ces toilettes, mais pour quelle raison ? Quel lien a-t-il avec l'enfant ? Est-ce le père ? Et qu'en est-il de la mère ?

– Ça, c'est à nous de le découvrir. »

Le policier plia soigneusement en quatre son mouchoir en tissu et le remisa à sa place. Il jeta un œil à la semelle de ses chaussures à glands, afin de juger l'ampleur des dégâts suite à son passage dans les toilettes insalubres.

*Va falloir que je les désinfecte, elles aussi !*

L'employé tatoué revint vers eux avec la motivation d'une prostituée avant sa journée de travail. Il traînait encore des pieds comme s'il marchait sur des patins en feutre sur un parquet bien ciré, ce qui exaspéra profondément Lucien.

« Bon, je vous écoute, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Tout d'abord, vous n'avez remarqué personne d'autre que les habitués ces dernières vingt-quatre heures ? »

Il leva les yeux au plafond, comme si les réponses allaient tomber du ciel. Réfléchir semblait lui demander un effort monumental. Puis, magie ou non, quelque chose lui revint à l'esprit.

« Ah si ! Cette nuit il y a un gars chelou qui est venu. Vous savez le genre qui porte une robe noire et un carré blanc au niveau du cou.

– Une soutane et un col romain ? »

L'autre opina de la tête même s'il ignorait la signification de ces mots.

« Vous êtes en train de me dire qu'un curé est venu dans votre établissement et ça ne vous a pas paru bizarre ?

– Bah, maintenant que vous le dites, c'est vrai que c'est pas le genre de la maison. »

*Église Saint-Germain, Vitry-sur-Seine*

Comme chaque jour, Marie-Agnès poussa les lourdes portes de l'église dans un grincement qui résonna dans toute la nef. Un pigeon fit claquer ses ailes au-dessus de sa tête et disparut dans les airs.

La septuagénaire trempa le bout de l'index et du majeur dans le bénitier et se signa face à la Sainte Vierge. Puis, se déplaçant cahin-caha le long des rangées de chaises, elle ramassa les détritiques qui jonchaient le sol tels que des mouchoirs usagés, des pièces de monnaie, des papiers de bonbon. Au passage, elle rassembla tous les livres de chants déposés à chaque extrémité des allées et ce fut avec tristesse qu'elle réalisa que, d'année en année, le nombre de fidèles diminuait drastiquement. Un constat amer, presque sans appel. Les paroissiens s'avéraient être une communauté vieillissante et très peu de sang neuf renouvelait les rangs suite à la mise en bière de certains. D'ici quelques années, il n'y aurait plus personne pour assister à la messe. Probablement encore moins pour les présider.

Elle se signa de nouveau, cherchant du soutien auprès du Seigneur. Lui seul saurait trouver les

réponses. Lui seul trouverait un moyen de faire perdurer la flamme chrétienne. Comme cela avait toujours été le cas. Elle regarda sa montre à gousset. L'angélus n'allait pas tarder à sonner. Et le père Moisan n'était toujours pas passé lui dire bonjour. Cela n'était encore jamais arrivé depuis sa prise de fonction au sein de la paroisse il y a quelques mois.

Elle contourna l'autel, s'inclina devant la Croix puis frappa à la porte de la sacristie. Personne ne répondit. Mais où était passé monsieur le curé ? Peut-être était-il cloué au lit ? Une épidémie de grippe sévissait ces jours-ci.

Elle décida de se rendre au presbytère, accolé à l'église. Elle appuya sur le bouton de la sonnette. Pas un bruit. Ni même le grincement du parquet ou une quinte de toux. Elle insista. Toujours rien. Pourtant, sa voiture stationnait bien à son endroit habituel, face à l'un des plus beaux vitraux de l'édifice religieux.

Elle abaissa la poignée et réalisa que la porte n'était pas verrouillée.

Elle entrouvrit.

« Mon père ! »

Un silence inquiétant emplissait la minuscule maison. Une boule se forma dans sa gorge. Le sentiment de danger se matérialisa rapidement. Un mauvais pressentiment la gagnait sans qu'elle puisse l'expliquer. Elle croisa du regard le crucifix dans la petite salle à manger et l'implora de se faire du mauvais sang pour rien. Malgré cette

prière, elle continuait d'imaginer le pire. C'était plus fort qu'elle. Telle une gangrène.

Ce silence l'oppressait, comme si de puissantes mains appuyaient sur ses frêles épaules. Elle le brisa d'une voix peu rassurée :

« Mon père ! Vous... vous êtes là ? »

L'angélus sonna, ce qui la fit sursauter.

Elle posa sa main sur sa poitrine. Le son des cloches paraissait résonner dans tout son corps. Elle se signa face à la Croix, ce qui eut l'effet immédiat de la rassurer.

Mais cette petite frayeur ne résolvait aucunement le mystère : où était monsieur le curé ? Il restait une pièce à explorer : la chambre à coucher. Mal à l'aise, elle se fraya difficilement un passage entre les cartons de tracts pour les journées mondiales de la jeunesse et fit face à la porte en mélaminé au bout du couloir.

Elle crut percevoir un grincement, comme si quelqu'un se retournait dans son lit.

« Mon père ! »

Silence religieux.

« Je vais entrer. »

Elle essuya brièvement ses mains moites sur sa blouse avant de pousser lentement la porte dans un crissement. Trop lentement. La chambre baignait dans l'obscurité. Un courant d'air frais la fit frissonner.

« Mon père, vous êtes là ? »

Toujours ce silence, plus effrayant qu'un cri.

Puis, un nouveau grincement lugubre résonna

faiblement. La vieille femme haleta bruyamment et son corps tout entier tressaillit. Une silhouette semblait se balancer dans le coin opposé, prête à se ruer sur elle dès qu'elle aurait le dos tourné. Comme si le diable se terrait dans les ténèbres. Marie-Agnès joignit ses mains et récita une prière à voix haute, certaine que le Malin lui jouait un mauvais tour. Il fallait garder la foi. Repousser les ténèbres. Ne pas douter du Seigneur.

« Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite... »

Encore ce grincement qui la fit sursauter. Et toujours cette silhouette qui l'observait, tapie dans l'obscurité. Quelque chose frôla le dos de sa main, comme une caresse. Elle eut un mouvement de recul. Son cœur allait exploser.

Malgré la peur qui la tirait de toutes parts, elle se résigna à allumer. Sans tourner le dos à la pièce, elle chercha l'interrupteur du bout de ses doigts rongés par l'arthrose.

Finalement, elle le trouva. Au moment où elle l'actionna, tout son monde s'écroula. Tout ce en quoi elle croyait se brisa telle une vague sur un récif. Prise d'un vertige, elle se rattrapa in extremis au chambranle. Les yeux exorbités sur une scène d'horreur. Ce qu'elle avait découvert dépassait amplement toutes ses craintes.

Un corps pendait au bout d'une corde.

Trois hommes de la scientifique débarquèrent peu de temps après, imposante mallette à la main et combinaison déjà sur le dos, donnant l'impression qu'ils vivaient en permanence avec. Sans traîner, comme s'ils enchaînaient les scènes de crime au même rythme que des clopes, ils délimitèrent un périmètre à l'aide d'une rubalise jaune et prirent possession des lieux. Mécontents que les deux policiers aient souillé l'endroit de leurs empreintes – et encore, ils ne savaient pas tout –, ils procédèrent rapidement aux constatations usuelles : relevés de traces papillaires, palmaires, etc., prises de mesures, poses de cavaliers numérotés, photographies. L'inspection fut très rapide dans cet espace exigü et pestilentiel.

Lucien, pendant ce temps, consignait tout dans son carnet, comme l'exigeait la procédure. Il n'osa pas leur avouer que lui et sa collègue avaient vu les lèvres du fœtus bouger quelques minutes auparavant. Tous les deux étaient assez détestés comme ça, pas besoin d'en remettre une couche.

Moins d'une heure plus tard, les techniciens ordonnèrent la levée du corps. Leur travail était terminé. Un autre les attendait, non loin d'ici. Le crime ne prenait jamais de vacances.

Lucien et Anaïs s'empressèrent de regagner l'extérieur.

Elle tira furieusement sur sa cigarette électronique, la sensation de manque se ressentant dans tout son corps.

« Bon, on va pouvoir rentrer au bureau pour piquer un petit somme, fit-elle en crachant un énorme nuage de fumée blanche. C'est terminé pour nous. Je suis claquée, moi !

– L'affaire n'est pas close pour autant, protesta Lucien. Il faut qu'on poursuive l'enquête. D'autant plus avec cette histoire de curé. Il y a quelque chose qui m'échappe. »

Une nouvelle fois, Anaïs aspira sur sa vapoteuse jusqu'à faire éclater ses poumons. Des volutes parfumées l'entourèrent. Une silhouette éthérée dans ce décor de banlieue.

« C'est sûrement une histoire de pédophilie, répondit-elle en observant au-dessus de sa tête le nuage qui se dissipait. C'est souvent le cas avec les curetons, non ? Il a certainement abusé d'une enfant de chœur et, pas de bol pour lui, elle est tombée enceinte. Point final. »

Lucien ne cacha pas son scepticisme tout en nettoyant ses mains avec du gel hydroalcoolique.

« Pour quelle raison l'abandonner ici ? Pourquoi noyer le bébé dans les toilettes d'un bar sordide alors qu'il aurait très bien pu déposer l'enfant dans un couvent ou autre ? Et comment aurait-il récupéré l'enfant dans le ventre de la mère ? Il y a trop de zones d'ombre dans cette

histoire. »

Anaïs se retourna à l'abri de tout regard et secoua discrètement sa boule magique.

« Est-ce que c'est une vulgaire histoire de pédophilie, chuchota-t-elle, comme on en voit souvent ? »

La boule afficha « CELA M'ÉTONNERAIT ».

*Le vieux a peut-être raison, c'est probablement une affaire bien plus compliquée qu'au premier abord.*

Anaïs reprit place face à son collègue, la sphère rangée dans son sac à main.

« On va quand même pas interroger tous les prêtres du coin, si ? »

Une étincelle brilla furtivement dans les yeux de Lucien.

« Pourquoi pas ? C'est une excellente initiative. Il ne peut pas avoir traversé toute la France avec un bébé sous le bras pour le déposer ici. Cela ne semble pas prémédité. Il ne peut donc venir que d'une église dans un rayon assez limité. On y va ! »

Anaïs croisa les bras, occasionnant une barrière de franges en cuir.

« Heu... Non. Y a pas moyen, l'ancêtre. Surtout que la religion, c'est pas trop ma tasse de thé. Les culs-bénis et autres cathos coincés, c'est pas pour moi.

– Cela n'a rien à voir avec la religion. On parle d'un homicide. Le meurtre d'un bébé à l'innocence la plus pure.

– Homicide, c'est vite dit ! Qui te dit que le bébé n'est pas mort-né, que la mère ne l'a pas juste déposé sur le perron d'une église et que le prêtre a pris peur et l'a abandonné ici, dans les toilettes de ce bar ? »

Lucien ne put dissimuler son étonnement. Cette gamine savait véritablement se servir de ses neurones. Ce qui n'était pas le cas de certains policiers, malheureusement.

Il l'observa longuement sans mot dire. Face à lui se tenait une jeune femme à peine sortie de l'adolescence, aux cheveux roses et rasés sur les côtés, aux tatouages apparents sur les avant-bras et sur le cou, aux anneaux rutilants dans le nez et au look vestimentaire qui détonnait avec leur fonction de policier. Tout l'incriminait à première vue. L'image qu'elle renvoyait aux autres la condamnait à ne jamais être prise au sérieux, à être isolée du reste du groupe. Un vilain petit canard dans cette basse-cour bondée de palmipèdes arrivistes.

« Qu'est-ce que tu mates, le vieux ? fit Anaïs en ponctuant sa phrase d'un claquement de doigts. Hein ? Ça fait un bail que t'as pas vu une jeune, c'est ça ? C'est pas de ma faute si ta femme est devenue laide et flasque avec le temps. »

Coup de couteau dans le bide d'une rare violence.

Elle pouvait être surprenante durant une seconde et devenir la pire des vipères la seconde d'après. Pour quelle raison l'agressait-elle aussi

gratuitement ? Et aussi âprement. Quel genre de colère insondable pouvait bien couler dans ses veines ?

« Ma femme ? Si tu veux tout savoir, elle m'a abandonné pour un autre, il y a plusieurs années. »

Il se surprit d'autant de franchise avec une inconnue. Il se mordit la lèvre inférieure et se maudit intérieurement de lui avoir révélé ce pan de sa vie privée. D'ordinaire, il cloisonnait à la perfection chaque compartiment de sa vie. Que lui arrivait-il ?

« Pas étonnant, vu comment t'es chiant à mourir. J'aurais fait pareil. »

Nouveau coup de poignard. Jusqu'à la garde, cette fois-ci.

Le simple fait d'en parler fit ressurgir de douloureux souvenirs chez le policier : sa femme était partie du jour au lendemain, sans plus d'explication, le laissant seul avec son fils. Qui pouvait faire ça ? Délaisser son mari et son fils sur un coup de tête.

« Je comprends mieux pourquoi Müller ne te porte pas dans son cœur, avoua Lucien, piqué au vif. Cela t'arrive parfois de faire preuve d'empathie ? Tu sais au moins ce que ça veut dire ? »

Faisant fi de son jugement dans l'ignorance la plus totale, elle préféra faire défiler des photos sur son Smartphone.

*J'ai peut-être été un peu fort avec papy !* songea Anaïs tout en scrollant sur Instagram.

Blessé au plus profond de son être, Lucien remonta la fermeture Éclair de sa veste. Un malaise palpable et glacial s'instaura entre eux.

Deux longues et interminables minutes s'écoulèrent dans le mutisme le plus total. Il fut le premier à briser cette pellicule givrée qui les séparait.

« Très bien, assez parlé de nos vies privées. On prend ma voiture et nous allons faire le tour des églises pour audition. »

Les deux policiers se dirigèrent silencieusement vers les places de stationnement non loin de leur position. Lucien inséra la clef dans la portière côté passager de sa voiture pour la déverrouiller puis fit de même de son côté.

Les yeux d'Anaïs étaient ouverts comme des soucoupes, les poings calés sur les hanches. La honte se lisait clairement sur son visage juvénile.

« Je ne rentre pas là-dedans, moi ! Elle est où la caisse de service ?

– Elles étaient toutes réquisitionnées. J'ai dû prendre la mienne.

– Et il ne restait même pas une sérigraphiée ? Ou même un Berlingo tout pourrave des gars de l'IJ ? Enfin, tout sauf ça, quoi ! »

Le flic secoua la tête.

Elle pointa du doigt le véhicule avec dégoût.

« Elle roule encore cette antiquité ? »

Lucien considéra longuement sa Citroën BX de 1982. La peinture s'écaillait par endroits. La rouille dévorait la carrosserie par plaques, comme

si elle avait été frappée par la lèpre. Une quinzaine de vignettes de couleurs différentes des années 80-90 recouvraient une partie du pare-brise côté passager. Outre l'aspect extérieur, sa voiture démarrait au quart de tour et ne tombait jamais en panne.

« C'est soit ça, soit on s'y rend en bus et il ne passe que tous les quarts d'heure. À toi de voir. »

La jeune femme semblait réfléchir, comme si le choix s'avérait cornélien. Le bus 172 qu'elle venait d'apercevoir apparaissait plus que saturé, d'autant plus en cette journée de marché.

Lucien s'impatientait, les bras croisés sur son torse.

« Bon, allez, tu montes ! »

À contrecœur, elle s'exécuta, regardant autour d'elle que personne ne la remarque.

Le flic mit en route la BX. L'arrière du véhicule se souleva, ce qui stupéfia la jeune femme.

« Qu'est-ce qui se passe ? Ne me dis pas qu'elle va décoller ? »

Lucien éclata de rire, au grand étonnement de sa partenaire.

*Papy a donc des émotions, c'est bon à savoir !*

« Mais non, répliqua le policier, c'est juste la suspension hydropneumatique. À l'époque c'était une technologie de pointe.

– Si tu le dis ! Du moment qu'elle n'explose pas en plein vol, plaisanta-t-elle.

– Il ne doit pas y avoir cinquante églises catholiques dans le secteur. On va les visiter une par

une et voir si l'on ne croise pas notre homme.

– Super, ça fait rêver ton programme. T'as prévu d'aller à confesse au passage ? »

Il regarda brièvement sa montre.

« Nous avons encore deux bonnes heures avant que je rentre chez moi. Je me mets à table à 19 h 30. »

Anaïs plongea son doigt dans la bouche et fit mine de vomir, exhibant au passage un piercing bleu nuit sur la langue.

« Ne me dis pas que t'es ce genre de gars ? Le genre qui mange à telle heure et tel menu sinon il pète un câble. »

Lucien fit semblant de n'avoir rien entendu ni rien vu.

Ils s'engagèrent sur la route et prirent la direction de l'église Saint-Paul, qui se situait tout près.

Anaïs repéra un vieux livre aux pages cornées posé sur le tableau de bord. Elle s'en saisit et observa scrupuleusement la couverture. On y voyait un cachalot géant attaqué par une minuscule chaloupe où se tenaient debout des hommes avec des harpons. *Moby Dick* d'Herman Melville.

*C'est comme si on essayait d'attaquer un requin avec des cure-dents.*

« C'est quoi ce livre ? »

Lucien détourna furtivement le regard de la route et aperçut le bouquin entre ses mains. Il vit aussitôt rouge. Ses doigts se crispèrent sur le cuir du volant.

« Repose-le tout de suite. »

Il prit une profonde inspiration. Nulle envie que son rythme cardiaque accélère. Tout en tenant le volant d'une main, il posa deux doigts sur sa carotide, un geste placebo qui le tranquillisait instantanément.

« OK, OK, papy, obéit la jeune femme en le remettant à sa place. C'est juste un vieux livre plein de poussière, pas de quoi se vénère.

– C'est bien plus qu'un livre ancien.

– Tu sais qu'il existe maintenant des liseuses ?

– Des quoi ?

– OK, boomer. »

Lucien secoua la tête d'exaspération, concentré sur la route et sur sa respiration.

« Tu sais ce que ça veut dire au moins ?

– De quoi ? Boomer ? Non, pas dans le détail », rétorqua Anaïs, souhaitant faire enrager son partenaire, sachant pertinemment la signification de cet anglicisme.

« Juste que t'es un *ieuv*.

– Donc t'entends des gens parler de boomer et tu ne connais même pas l'origine de ce mot. Elle est belle notre France ! »

Anaïs regarda par la vitre côté passager, lassée par le côté vieux jeu de son partenaire.

« Vas-y, explique-moi, père Castor. Un peu de culture, ça ne peut pas faire de mal. Vu qu'on ne peut pas écouter de la musique.

– Bien sûr que si, t'as juste à insérer les cassettes dans le lecteur.

– Quand je parlais de musique je voulais parler

de bonne musique et pas de cette merde. »

Elle fit défiler les boîtiers de cassettes audio qui traînaient dans le vide-poches latéral : François Feldman, Boby Lapointe, Sacha Distel, ABBA, Daniel Balavoine, David Bowie.

« Est-ce qu'il y en a au moins un de vivant dans tout ce que tu as ? »

Lucien ignora la remarque et se mordit la lèvre.

*Plus beaucoup, en effet*, songea-t-il amèrement. Il prit conscience que sa vie était désormais derrière lui et non plus devant.

« Bon, pour en revenir aux boomers, ce sont les personnes qui sont nées durant le baby-boom entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et la fin des années 50. Les naissances avaient grimpé en flèche après toutes ces horreurs, un signe d'espoir quant à l'avenir. »

Anaïs bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

« OK, boomer, tu as fini ton cours d'Histoire ?

– Ta génération est vraiment désespérante, tu le sais ? »

Elle lui fit un doigt d'honneur. Lucien remarqua une bague à son majeur en forme de tête de mort. La classe jusqu'au bout des phalanges !

Après avoir rendu visite sans succès à deux curés qui parvenaient à peine à marcher, ils stationnèrent devant l'église Saint-Germain, située en plein centre-ville de Vitry-sur-Seine.

« On perd notre temps, j'en ai ma claque ! » râlait la jeune policière, qui préférait travailler en

solo et selon ses méthodes.

Ils entrèrent, une femme d'un certain âge s'avança vers eux, le dos voûté par les années, un chapelet en noyaux de cerisier entre les doigts. Un air funeste joué par un orgue en fond sonore résonnait dans toute l'église. Les poils des avant-bras de Lucien se hérissèrent.

« Que puis-je faire pour vous ? »

Elle apparaissait attristée, les yeux gonflés et rougis. Sa voix chevrotante trahissait une profonde tristesse.

Un tantinet gêné, Lucien expliqua succinctement la raison de leur venue impromptue.

« Bonjour, nous souhaiterions nous entretenir avec le prêtre, s'il vous plaît. C'est pour une enquête de police. Ce sera très rapide. »

Elle semblait perplexe. Ses doigts effleuraient mécaniquement les perles de son chapelet. Les notes de musique qui s'échappaient de la nef résonnèrent dans la tête du policier avec force, précipitant son palpitant dans le rouge. Il recula d'un pas et se focalisa sur le chapelet de la vieille femme.

« Vos collègues sont déjà passés pour m'interroger et pour emmener le corps. »

Dans le flou le plus total, Anaïs et Lucien se regardèrent furtivement.

« Le corps ! Quel corps ? »

La femme laissa échapper quelques sanglots avant de leur répondre :

« Ah, mais vous n'êtes pas au courant ! J'ai le

regret de vous annoncer que le père Moisan est  
décédé. Il... il s'est pendu cette nuit. »

**Fin de l'extrait**



**ROMAN  
EN VENTE ICI**

